LA LECTURE EN MILIEU RURAL : UNE PRATIQUE RISQUÉE ?

Michèle PETIT

Michèle Petit est anthropologue au laboratoire STRATES (CNRS/Université Paris I). Son article reprend de façon résumée certains résultats d'une recherche sur la lecture en milieu rural[1], financé par la Direction du Livre et de la Lecture du Ministère de l'Éducation Nationale et de la Culture (Cf. Lecteurs en campagne, Raymonde Ladefroux, Michèle Petit et Claude-Michèle Gardien, Paris, BPI/Centre Georges Pompidou, 1993, 248 p., distribution Distique).
Cette recherche s'est appuyée sur des enquêtes de terrain effectuées dans six "pays" - pays bigouden, pays de Caux, Puysaye, Tonnerrois, Biterrois viticole, Baronnies drômoises. Environ 500 questionnaires "adultes", et une centaine de questionnaires "enfants" ont été ainsi collectés, et une cinquantaine d'entretiens approfondis réalisés. Ils ont été complétés par des entretiens auprès de professionnels du livre, de responsables des pouvoirs locaux, d'animateurs associatifs et de personnes ayant conservé la "mémoire" du lieu. Le présent article ne porte que sur les lecteurs adultes.

Trop souvent, on considère que lire devrait aller de soi dès lors que l'on dispose de certaines compétences. Pratiquer la lecture peut pourtant s'avérer impossible, ou risqué, si cela suppose d'entrer en conflit avec des façons de vivre, des valeurs propres à la culture du groupe, du lieu où l'on vit. La lecture n'est pas une activité isolée, elle trouve - ou ne trouve pas - sa place dans un ensemble d'activités dotées de sens.

Ainsi, dans beaucoup de sociétés rurales, en dépit des recompositions sociales, du désenclavement, du desserrement de l'espace, lire n'est toujours pas "donné". Demande-t-on à des lecteurs ruraux de dire comment le goût de la lecture leur est venu, par quels chemins de traverse ils lui ont donné libre cours, beaucoup évoquent les obstacles, les chicanes qui tiennent aux singularités d'un mode de vie. S'ils ont dû se mettre "en campagne", c'est déjà pour parcourir la distance physique qui les séparait des livres, ces biens rares. C'est aussi pour affronter les "ennemis" dans la place. Car les lecteurs ruraux - ou les lectrices - doivent fréquemment transgresser, aujourd'hui encore, plusieurs interdits. En lisant, ils s'appliquent à une pratique dont l'utilité n'est pas établie, et s'exposent au qu'en-dira-t-on, et à leur propre sentiment de culpabilité. Ils s'abandonnent à une activité solitaire, se tiennent à l'écart des leurs - un tel souci de soi pouvant être mal perçu là où on privilégie les loisirs communautaires. Ils sortent des places assignées, en s'appropriant un territoire longtemps réservé à ceux qui détenaient les pouvoirs : les textes imprimés.

Et ce sont ces interdits, leurs façons de s'en arranger, de s'émanciper aussi des modèles religieux et scolaire de la lecture, qui éclairent leur rapport, plus ou moins libre ou emprunté, aux livres, et les usages qu'ils en font. Nombre de ces usages se retrouvent dans des milieux "populaires" urbains[2]. Mais peut-être les campagnes constituent-elles leurs terres d'élection...

Lire "utile", accumuler

Parlent-ils de leur goût pour la lecture, beaucoup de ruraux - de différentes catégories sociales[3] - évoquent la culpabilité qui l'a accompagné, il n'y a pas si longtemps, ou qui l'accompagne encore. Particulièrement sensible parmi les femmes, elle exprime l'intériorisation d'une prescription séculaire de ne

[1] Cf. **La lecture en milieu rural. Programme de recherche du Service des Études et de la Recherche de la BPI.** (AL n°33, mars 91, pp.46 à 48).
[2] Cf. Martine Naffréchoux, **Des lecteurs qui s'ignorent : les formes populaires de la lecture**, Paris, Bulletin des bibliothèques de France, t. 32, 5, 1987.
[3] Rappelons que les agriculteurs ne représentent plus que 17% des actifs ruraux.

pas rester "inoccupé", de cette éthique partagée, dans toute la France rurale, qui faisait du travail la valeur la plus haute. Mais cette prescription peut être réactivée par les impératifs des rythmes de travail actuels, ou par un contrôle social vigilant : "*C'est la mentalité ici : on ne perd pas son temps à lire. Il y a toujours des gens qui passent et c'est : "Ah oui, elle ne fout rien pendant que son mari se crève au travail*". Et plusieurs font mention de lectures effectuées en se cachant, dans l'enfance ou à l'âge adulte : "*Quand je vois quelqu'un qui arrive, je cache le livre. Mon attention n'est pas intacte... Le moindre bruit... je me prépare*".

Dès lors, si l'on se risque à lire, du moins faudrait-il lire "utile". Tel cet homme, qu'évoque son fils instituteur : "*Pour le plaisir, il ne lira pas. Il faut que ça lui apporte quelque chose, que ça le renseigne sur quelque chose. Il n'ira pas au cinéma non plus, pour le plaisir. C'est trop du loisir, je crois que c'est un vieux truc agricole : on met une pierre après l'autre. Chaque instant de sa vie, même si c'est un grain de sable. Il y a une certaine accumulation de choses utiles*". On lit pour apprendre, pour capitaliser. Le livre est le dépositaire du savoir, et la lecture une modalité de l'instruction. Et tout un ensemble de manières de lire, de loisirs sont calqués sur des formes anciennes d'acquisition des connaissances :"*L'ancien certificat d'études, où on apprenait "un peu de tout", est à la clé de toute une façon de penser "encyclopédique*" remarque une femme d'une quarantaine d'années, issue d'un milieu paysan languedocien. "*Pour les générations anciennes, la culture c'était ça : un peu de savoir dans chaque domaine. Du* ***Tour de France de deux enfants*** *aux jeux télévisés et à* ***Tout l'univers****, c'est la même approche, il ne s'agit pas de cibler sur un sujet en profondeur. Et ça s'est transmis aussi à ma génération. Mais actuellement les jeunes ils ne désirent plus ça.*"

Une forme extrême de cette "lecture-accumulation", rencontrée dans différentes régions, c'est la lecture du dictionnaire, quelquefois méthodique, lettre après lettre. Ou bien, dans cette optique, on valorise le nombre de livres lus, ou le nombre de pages, on établit des listes : il faut que quelque chose reste inscrit, tangible, mesurable. Un agriculteur comptable de ses lectures a même appris par coeur tous les numéros et titres des collections de romans policiers qu'il a lus. Ces pratiques peuvent s'accompagner d'une relative indifférenciation des genres et des ouvrages : "*Tout livre est bon. Il apporte toujours quelque chose*". Utile ne veut donc pas dire d'usage immédiat : cette lecture est souvent à distance de la vie quotidienne. Utile ne veut pas dire non plus sans agréments : on peut évidemment prendre plaisir à apprendre, quand on en a longtemps été privé. Et à accroître son "avoir", ou à jouer avec sa curiosité, transgresser, dérober un secret : "*On apprend toujours quelque chose dans un livre. Même des fois qu'en mélangeant de la Javel et du vinaigre on peut faire péter quelque chose !*"

Dans un registre proche, revient de façon récurrente le goût pour les mots croisés, le ***Scrabble***, ou les émissions du type ***Les Chiffres et les lettres*** ou ***Questions pour un champion***. Et pour des lecteurs ou lectrices assidus - mais qui n'ont pu poursuivre leur scolarité au-delà de quelques années de primaire -, la culture, c'est un peu une culture de ***Quid***, faite d'éclats, de fragments discontinus, qui ne modifie en rien la capacité de penser et d'agir dans le monde. Entre ces fragments, les passerelles font défaut. Comme pour cette retraitée, évoquant une étude historique sur un village proche : "*Il paraît qu'avant, l'étang était un volcan, et puis ça parle de la Révolution*".

De telles représentations ne sont pas propres aux ruraux. Mais elles sont probablement plus sensibles là où les livres étaient - et sont encore, d'une certaine façon - des objets venus d'ailleurs, des corps étrangers, avec lesquels on a longtemps manqué, sauf dans certaines régions, de familiarité, de contact spontané. Et le souci fréquent des professionnels du livre habitués au milieu rural de sortir l'imprimé de ses temples pour l'intégrer à la vie, pour le mettre en rapport avec les activités quotidiennes, lui faire place dans les usages, prend tout son sens.

La lecture accumulation s'entend aussi dans la fréquente valorisation de la mémorisation. Tel un lecteur de cassettes, le lecteur idéal devrait tout enregistrer : "*Moi je lis mais ça m'entretient pas la mémoire. Tandis que mon frère se rappelle de tout ce qu'il lit. Lui il a vraiment enregistré*." Idéal jamais atteint ! et probablement convenu, à l'adresse de l'interlocuteur, pour faire montre d'un peu de dévotion envers la lecture instructive. Car ceux et celles qui tiennent ce discours studieux ne se gênent pas pour

lire "autrement", se laisser porter par leurs livres ou leurs journaux, "braconner"[4] tranquillement. Se lit en filigrane, derrière beaucoup de ces pratiques, un rapport au modèle scolaire, même si c'est pour lui régler son compte. Modèle que l'on retrouve dans les références citées au fil des entretiens : des auteurs classiques pour la plupart, Zola, de loin le plus évoqué, Balzac, Maupassant, Molière, Dumas, Hugo - mais également Jules Verne, et la Comtesse de Ségur...

En fait, le plaisir de lire se glisse entre "interdit" et "obligatoire". À l'injonction séculaire : ne pas perdre son temps, s'est substitué - ou plutôt ajouté - un autre impératif : être instruit, lire. Aujourd'hui, pour les enfants, la lecture est vue comme un capital. Et ruraux et urbains sont réunis pour déplorer que "les jeunes ne lisent pas assez". Ce souci est particulièrement sensible chez les femmes, notamment agricultrices. En accédant aux livres, ces véhicules du savoir, leurs enfants - et leurs filles en particulier - pourraient sortir de la condition qu'elles ont connue. Ce sont également elles, le plus fréquemment, qui font des achats de livres, ou en empruntent.

Mais celles qui misent sur la lecture ont à franchir plusieurs traverses. Acheter des livres n'a pas sa place dans les arbitrages usuels : "*Acheter des livres, c'est comme acheter des fleurs. Ici on claque pour les choses qui restent, un investissement, un outil, la maison, ou pour la nourriture. Mais un livre, quand tu l'as lu, c'est fini.*" Ce geste peut s'avérer d'autant plus difficile que manquent des conseillers guidant la main vers une valeur "sûre". D'où le succès des livres présélectionnés, où le choix est légitimé par quelqu'un d'autorisé.

Et donner aux enfants une chance de sortir, c'est encore s'émanciper d'une représentation traditionnelle du groupe familial et villageois où l'affirmation individuelle n'était pas souhaitée...

S'échapper des mailles du filet social

L'interdit qui frappe la lecture "inutile" est redoublé par le fait que c'est un plaisir solitaire, une jouissance privée : on rompt, le temps de sa lecture, les liens du groupe social, on se tient dans une intériorité autosuffisante. Lire est une échappée discrète hors du lieu où il faut, toute la journée, tenir sa place, tenir en place, et se tenir les uns les autres. Un geste de l'ombre, une quête secrète, en rupture de ban, dans les trous de l'emploi du temps. Jusqu'au moment où l'on réintégrera l'ordre commun... Sans doute, en ville comme à la campagne, la lecture est-elle toujours une pratique à risques, pour le lecteur qui s'expose à être délogé de ses assurances, bousculé dans ses appartenances, pour le groupe, surtout, qui peut voir l'un des siens le lâcher. Mais la transgression est particulièrement marquée dans des communautés de petite taille, qui furent longtemps homéostatiques, où "faire le malin", "se prendre pour quelqu'un", se distinguer par l'expression d'opinions ou de sentiments personnels n'était pas bien perçu.

Il est ainsi remarquable que dans leur très grande majorité, et quels que soient leur âge, leur situation familiale ou professionnelle, les personnes rencontrées ont déclaré lire "la nuit", "au lit". Les tâches de la journée achevées, les interdits s'estompent. Mais la lecture du soir, dont quelques uns disent que c'est la "vraie" lecture, c'est aussi celle, loin de toute quête "utile", où on accède à un autre temps, où la capacité de rêverie se donne libre cours, où l'on tente sa chance de trouver des mots qui permettront à ce qu'on a de plus invisible, de plus secret de se dire. Michel de Certeau remarquait : "*Lire c'est être ailleurs, là où ils ne sont pas (...) c'est créer des coins d'ombre et de nuit dans une existence soumise à la transparence technocratique et à cette implacable lumière qui, chez Genet, matérialise l'enfer de l'aliénation sociale*"[5]. La lecture du soir, et notamment la lecture de fiction, c'est une "chambre à soi", un espace de répit où se chercher, sur les bords, les rivages de la vie.

La rencontre avec la lecture s'est d'ailleurs souvent faite hors du quotidien, du lieu où l'on vivait : c'est en pension, expérience largement partagée, première sortie hors du pays familier, que nombre de lec-

[4] Pour reprendre l'expression de Michel de Certeau, "Lire : un braconnage", in **L'invention du quotidien**, 1) Arts de faire, Paris, 10/18, 1980, p. 291.
[5] Michel de Certeau, op. cit.

teurs ruraux ont rencontré les livres, ces biens si rares chez eux. Après la pension, l'espace clos dont on s'échappe, ce peut être celui de la famille, ou du village. D'où le goût fréquent pour les textes qui évoquent des aventures, des voyages, des sagas, des tribulations solitaires. D'où également la persistance du roman comme genre privilégié - qu'il s'agisse de classiques, de fictions contemporaines, de sagas, policiers ou livres d'aventures. Dans le roman, au terme de toute une montée historique de la subjectivité, ne s'agit-il pas de l'épopée d'un être seul, dans sa singularité absolue, universelle ?

Une femme de quarante-cinq ans observe ainsi : "*C'est ce que je tentais d'expliquer à mon fils, je lui disais : Mais ne te mets pas devant la télé, vous êtes des millions à regarder la télé. Tu prendrais un livre, tu pourrais être seul, peut-être deux ou trois à lire le même livre en même temps, c'est quand même un autre bonheur que de regarder la télé !*" Mais une telle individuation par la lecture, dans les sociétés rurales, reste souvent une transgression. D'autant que la difficile sortie de la pièce commune s'accompagne d'un autre passage : celui qui va des lectures à voix haute (dont nos interlocuteurs ont de fréquents souvenirs), à la lecture silencieuse. Alors que du patronage où on écoutait le prêtre lire les périples de Mowgly, aux exploits commentés à la télévision, on reste toujours dans un registre collectif et oralisé. Et dans les images édifiantes...

S'approprier un territoire longtemps contrôlé

Lire, n'est-ce pas aussi devenir un transfuge, singer les beaux parleurs de la ville ? Et brouiller les partages entre clercs et fidèles, tête et corps, activités intellectuelles et manuelles ?

Se confronter directement au livre, sans intermédiaire, c'est déjà se démarquer d'un modèle religieux du lire qui s'est exercé avec force dans beaucoup de sociétés rurales jusqu'à une date très récente : l'Eglise catholique a longtemps stigmatisé les approches non contrôlées de la Bible ou des ouvrages profanes, et s'est efforcée de faire de la lecture un geste collectif et encadré. Pratiquer la lecture, c'est encore s'emparer de ce qui avait été l'apanage des puissants. Ici, ce sont surtout des singularités régionales ou locales qui sont sensibles, plus que des récurrences : selon les "pays", les notables ont entravé la diffusion du savoir ou l'ont favorisée, leur souci de la "culture" a été très variable, tout comme le brassage social et l'imitation inter-sociale.

Les passeurs de l'écrit, ce furent quelquefois des élites populaires, des associations, des syndicats, qui encouragèrent les ruraux - et notamment les paysans - à prendre la parole, et à prendre la plume. Et ce furent les instituteurs. Les effets de l'école sur le goût pour la lecture sont ici complexes, et contrastés selon les individus. Chez certains, on décèle toujours, dans le rapport aux livres, l'empreinte d'une relation ambivalente à la langue de l'intégration nationale, faite de fascination, de respect, et de rejet, d'évitement. La langue de l'écrit a refoulé les parlers locaux, les mots de l'enfance, dans une époque dont on garde le souvenir. Plus largement, et dans toutes les générations, les lectures imposées - notamment d'auteurs classiques - ont rebuté. Mais pour beaucoup de ruraux, en particulier parmi les plus âgés ou les plus démunis, l'école a été "*la porte ouverte*", l'endroit où accéder à des livres alors qu'on en manquait tant. Ceux-là ont gardé le souvenir d'instituteurs qui encourageaient l'ascension socioculturelle des enfants en leur prêtant des ouvrages de leur bibliothèque personnelle : "*Notre maîtresse était très cultivée et il y avait des livres et des vieilles estampes tout le long de son escalier. Pour moi, c'était un vrai plaisir, je crois que j'ai dû attraper ce virus là... de monter cet escalier en colimaçon qui était ciré, vraiment impeccable, et de voir tous les livres.*" Mais si l'enseignant est présenté comme quelqu'un qui a donné le goût de lire, c'est dans un rapport personnalisé, singulier, en dehors du cadre scolaire : le lecteur évoque toujours le logement de l'instituteur, le thé offert par le professeur qui initiait à la philosophie ou à la musique.

L'espace de partage du livre est interindividuel, plus que social. Plus tard, hors l'école, on échange des livres et on les commente à quelques-uns, avec un membre de sa famille, une ou deux amies ou voisines, une institutrice, un professeur. Ce partage concerne surtout des femmes. Tout comme ce sont elles, le plus fréquemment, qui animent bénévolement bibliothèques et dépôts de livres. En milieu rural

comme ailleurs, on peut méditer cette question que posait récemment François de Singly : l'avenir des livres passe-t-il par l'avenir des femmes ?

Ces réseaux microscopiques où circulent les livres ont un rôle essentiel : l'amour de la lecture se transmet, c'est souvent la rencontre, l'occasion qui ouvre le désir, révèle le goût de lire. Sans doute plus qu'ailleurs, dans les sociétés rurales, on s'autorise presque toujours de l'exemple d'un initiateur. Et le rapport des lecteurs au livre est plus libre, délié, déculpabilisé - tant dans les formes d'acquisition, les pratiques d'appropriation, les usages, que dans les façons de lire, studieuses ou "buissonnières" -, si la voie a déjà été dégagée par une génération, un milieu, quelquefois un mentor. Ou, dans quelques régions, par un "esprit du lieu", une culture locale ouverte de longue date à la lecture, comme dans les Baronnies drômoises.

L'exemple parental se révèle capital : d'autres études, à l'échelle nationale, l'avaient déjà montré[6]. Quel que soit leur capital socioculturel, la plupart des ruraux que nous avons rencontrés qui pratiquent la lecture ont vu et entendu lire dans leur petite enfance. Quand les parents n'étaient pas lecteurs, d'autres personnes ont joué ce rôle de passeurs : un membre de la famille, un enseignant, ou une personne rencontrée dans des circonstances qui facilitaient le brassage social - vie associative, amitiés avec des enfants de catégories sociales plus favorisées, permettant d'avoir d'autres modèles auxquels s'identifier, et d'accéder à des livres inexistants chez soi.

À l'inverse, dans les sites étudiés, les faibles lecteurs ne se distinguent pas tant par leurs origines sociales - au sens étroit du terme -, que par les milieux, familiaux et/ou géographiques (pays de Caux, Puisaye, Biterrois), peu familiers de l'imprimé dont ils sont issus. Et là où "ce n'était pas la mode", la lecture est non seulement moins fréquentée, mais, à milieu social équivalent, elle paraît plus "empruntée". Il est pourtant quelques rares lecteurs qui semblent ne s'être autorisés que de leur seul désir, sans avoir pu bénéficier d'un milieu favorable à l'épanouissement de cette pratique. Elle est alors fréquemment à mettre au compte d'un accident de parcours comme une maladie, ou d'une insertion sociale malaisée.

Peut-être plus encore qu'ailleurs, dans les campagnes, la solitude du lecteur face au livre a toujours inquiété. Et on n'a jamais cessé de vouloir le chaperonner, contrôler son accès à l'imprimé. Cette "offre" rencontre une demande, récurrente, de beaucoup de ruraux, celle de la légitimation d'un conseiller, qui devrait délivrer "la" liste de lectures à effectuer, valable pour tous. Et c'est sans doute une gageure de déjouer cette demande, de ne pas livrer l'écrit avec son mode d'emploi. Pourtant, certains passeurs du livre savent donner aux lecteurs, un par un, une chance de faire une rencontre singulière avec un texte dont les mots permettront peut-être à ce qu'ils ont de plus intime de se dire. D'exercice prescrit, la lecture se retourne alors en un geste d'individuation.

Si elle doit faire son chemin dans le milieu où elle est pratiquée, si le lecteur doit composer, ou ruser ! avec la culture d'appartenance, la lecture peut constituer une des voies royales pour s'en déprendre. Parce qu'elle donne accès au savoir, mais aussi parce qu'elle ouvre un espace de rêverie, à l'écart du quotidien, où imaginer d'autres possibles, la lecture donne du "jeu" dans l'échiquier social. Elle peut permettre de ne plus être assigné à demeure, à la reproduction à l'identique, soumis à la loi du lieu. L'un des premiers gestes des pouvoirs musclés, qui ont horreur que bougent les lignes du "destin" social, n'est-il pas de veiller à circonscrire les jeux du langage et les usages de l'imprimé, pour vous tenir en place ?

Michèle PETIT

---

[6] Cf. Françoise Dumontier, François de Singly et Claude Thélot, **La lecture moins attractive qu'il y a vingt ans**, Économie et statistique, 223, juin 1990.